

L'ARGENTINE A DEMANDÉ QUE L'ALLEMAGNE DÉSAVOUE LUXBOURG

EXCELSIOR

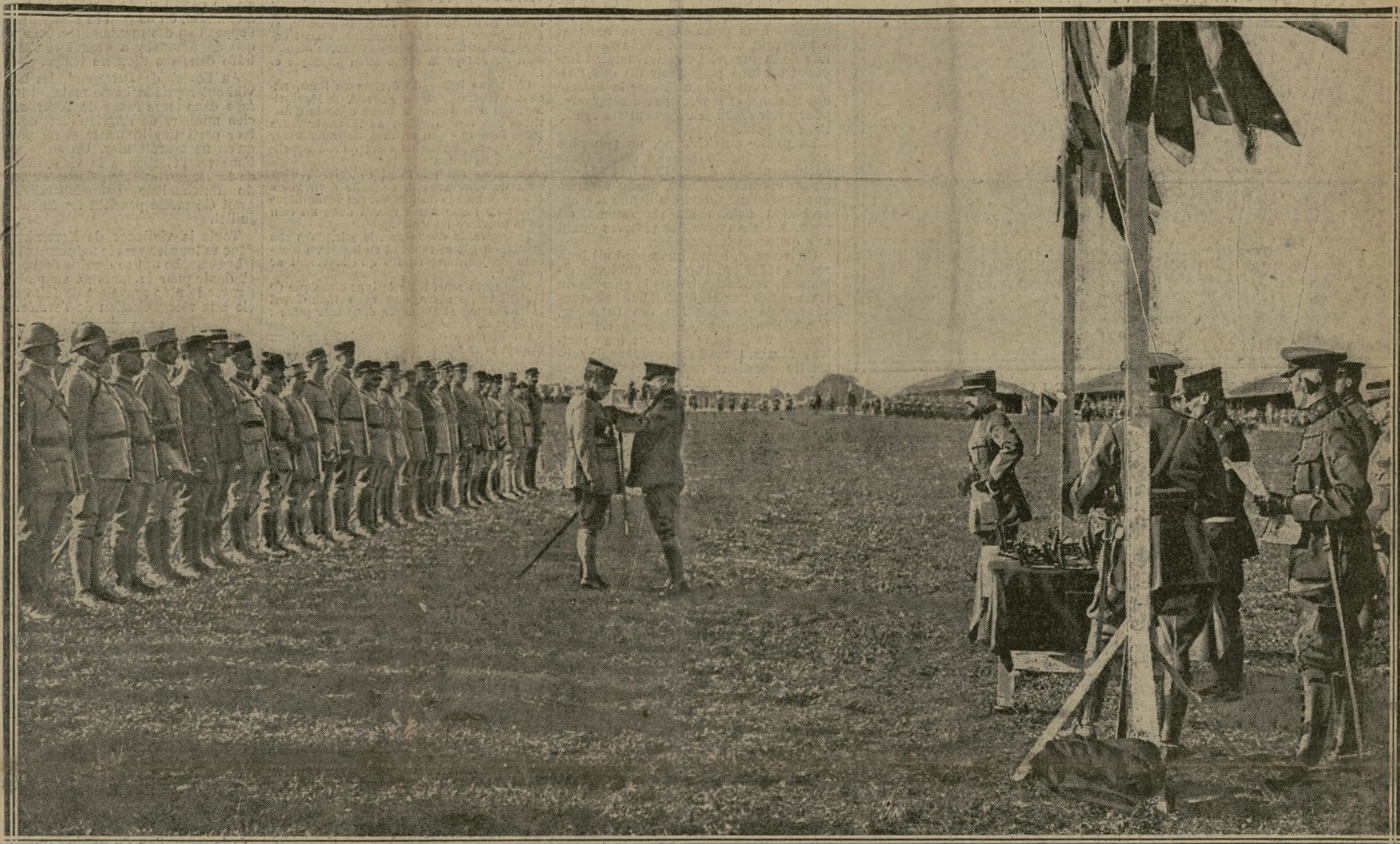
Huitième année. — N° 2.505. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

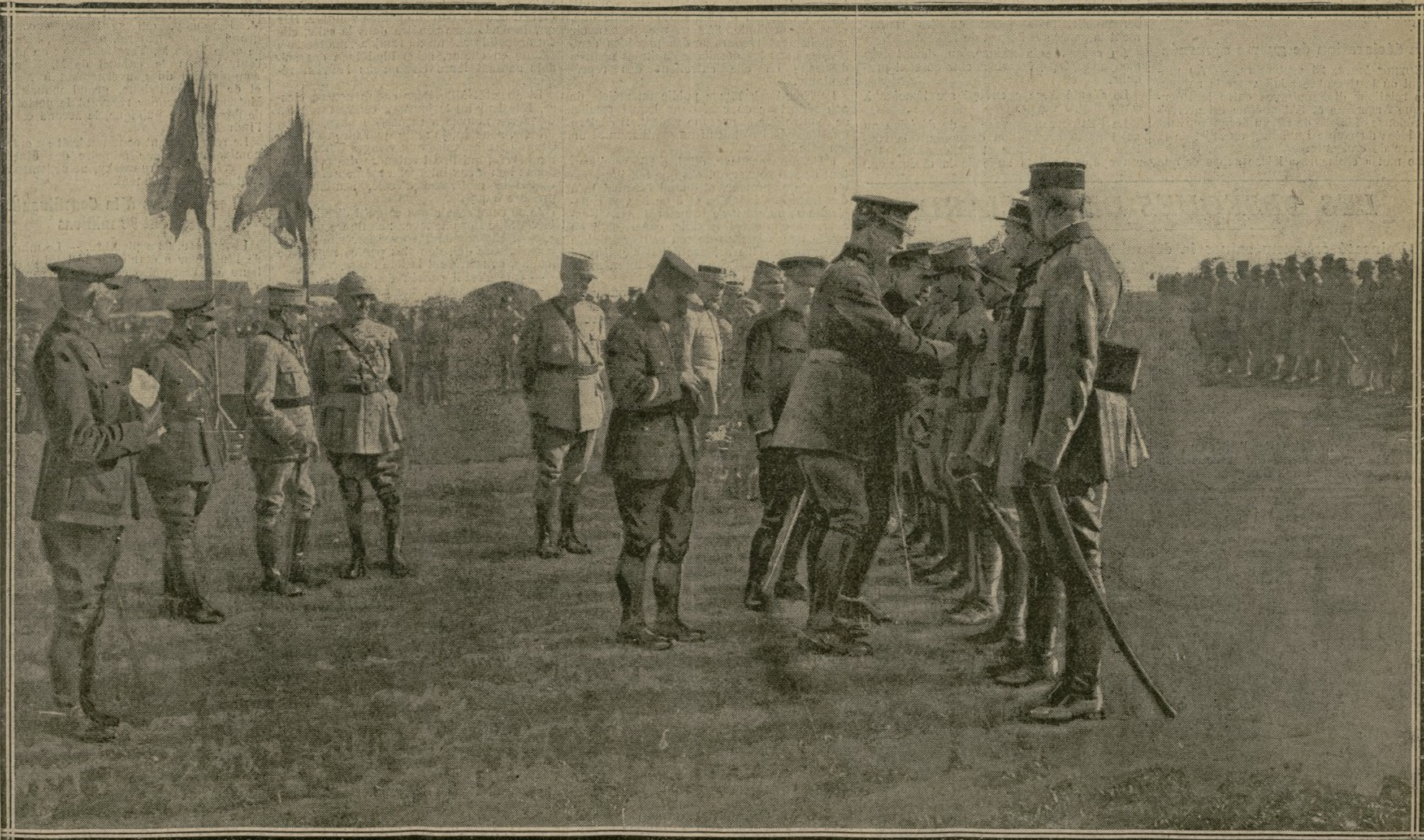
Lundi
24
SEPTEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.75 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

LA VISITE DU ROI DES BELGES A L'ARMÉE DE VERDUN



SUR LE FRONT DES TROUPES, M. POINCARE REMET LA MÉDAILLE MILITAIRE AU GÉNÉRAL DE CASTELNAU, LE VAINQUEUR DU GRAND COURONNÉ

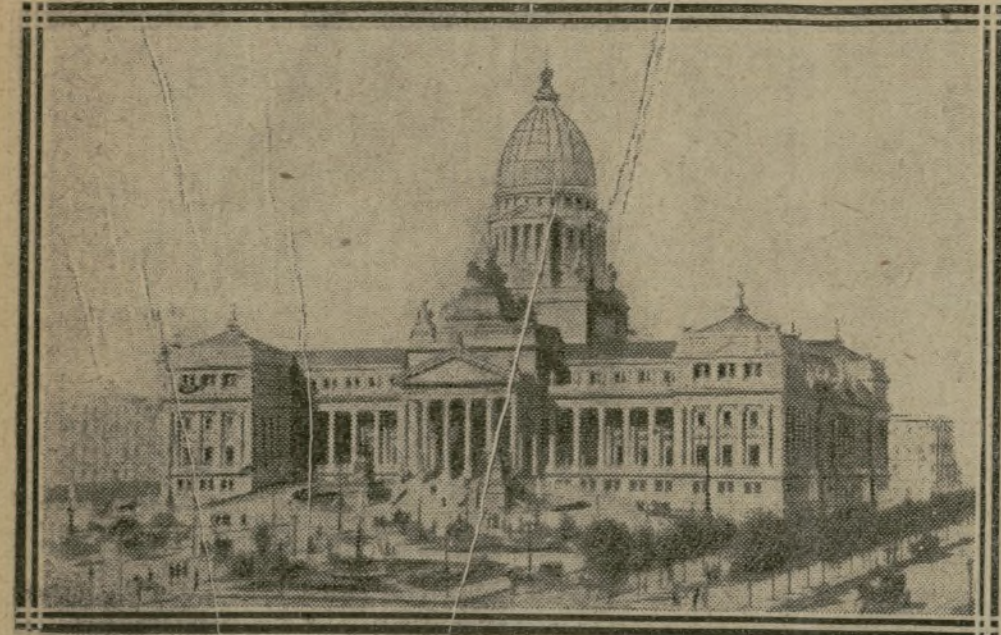


LE ROI ALBERT I^{er} DECORE DES OFFICIERS ET DES SOLDATS. — ON VOIT, A SA GAUCHE, M. POINCARE, LES GÉNÉRAUX PETAIN ET DE CASTELNAU
Le roi Albert I^{er} a passé en revue, avant-hier, les glorieuses divisions de l'armée de Verdun. Il était accompagné par le Président de la République, les généraux Pétain, Fayolle et Guillaumat. M. Poincaré remit la médaille militaire au général de Castelnau. Ensuite, le roi des Belges décora les généraux Fayolle, Guillaumat et Philippot, ainsi que des officiers et soldats qui se sont distingués au cours des derniers combats. Après le défilé, le roi Albert se rendit dans un observatoire d'où il vit tout le champ de bataille.

L'ALLEMAGNE AURAIT DONNÉ SATISFACTION A LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Le gouvernement argentin avait demandé à l'Allemagne de désavouer le comte Luxbourg.

« Si c'est nécessaire, l'Argentine enverra ses soldats ! » a déclaré, à la Chambre des Députés, le ministre des Affaires étrangères, M. Pueyrredon.



BUENOS-AIRES. — LE PALAIS DU CONGRÈS

L'Argentine va-t-elle rompre avec l'Allemagne ? On aurait pu le croire hier, puisque des dépêches de Londres paraissent d'un ultimatum adressé par l'Argentine à l'Allemagne.

Il s'agissait, en réalité, d'une note comminatoire que le gouvernement avait envoyée avant le vote de la Chambre. Ce vote allait se produire lorsqu'une réponse de l'Allemagne est arrivée, qui, si l'on en croit les dépêches, donnerait toute satisfaction à l'Argentine. Il convient toutefois d'accueillir cette nouvelle avec une certaine réserve, car il nous paraît assez difficile, en raison de la tension des rapports entre les deux gouvernements, que le conflit se soit aplani aussi rapidement.

BUENOS-AIRES, 23 septembre. — Le gouvernement argentin avait envoyé à l'Allemagne une note qui ne tirait pas de délai, mais qui avait le même effet qu'un ultimatum, car la majorité du pays n'admettait pas de temporisation.

Le gouvernement n'ayant pas reçu satisfaction par les déclarations du sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères de Bertin et n'ayant pas encore reçu une note satisfaisante au sujet du comte von Luxbourg, a envoyé une nouvelle note demandant à l'Allemagne de désapprouver totalement von Luxbourg et de confirmer catégoriquement la promesse de respecter les navires argentins. A cette note l'Allemagne a répondu en donnant satisfaction à la République Argentine.

La déclaration de guerre ajournée

BUENOS-AIRES, 23 septembre. — Au moment où la Chambre allait voter la rupture des relations diplomatiques entre la République Argentine et l'Allemagne est arrivée la réponse officielle de Berlin désapprouvant les idées du comte Luxbourg au sujet de la guerre de croiseurs.

Le mot « croiseurs » laisse supposer que

l'Allemagne ne modifierait pas sa campagne sous-marine.

Toutefois, la déclaration de guerre est ajournée.

Une séance historique à la Chambre des Députés

BUENOS-AIRES, 22 septembre. — La Chambre tient une séance qui dure depuis plusieurs heures et au cours de laquelle ont été prononcés de nombreux discours.

Plusieurs orateurs ont reproché au gouvernement antérieur de ne pas avoir déclaré la guerre lorsque le consul argentin à Dinant a été fusillé, et de ne pas avoir protesté lors de la violation de la Belgique.

Le ministre des Affaires étrangères, M. Pueyrredon, a déclaré qu'il avait demandé à l'Allemagne de donner des explications suffisantes ; dans le cas contraire, le gouvernement est décidé à adopter les mesures les plus extrêmes. (Tonnerre d'applaudissements.)

Une phrase du discours disant : « Si l'est nécessaire, nous enverrons nos soldats » a été très applaudie.

On croit que la séance sera très longue. Les galeries sont bondées.

On remarque, dans les tribunes réservées au public, les membres du corps diplomatique et de nombreuses personnalités.

La Chambre a repoussé, par 53 voix contre 27, une motion tendant à ajourner la décision à prendre. Le député Vella a déclaré que les dépêches de von Luxbourg ne sont pas intéressantes comme expression personnelle, mais parce qu'elles renferment la pensée et l'esprit de l'Allemagne.

Au cours de la séance, qui devint très mouvementée, divers incidents se sont produits.

Le député Arca a envoyé ses témoins à son collègue Veyga.

La Chambre n'a pas pris de décision au sujet de la proposition demandant la rupture entre l'Argentine et l'Allemagne, et a renvoyé à lundi la suite de la discussion.

L'OPINION ALLEMANDE ET LA RÉPONSE AU PAPE

La presse de nos adversaires loue M. Michaëlis d'avoir caché jalousement ses conditions de paix.

Parlera-t-on de la Belgique au Reichstag ?

Quoique choisies et triées avec soin par l'agence Wolff, les appréciations des journaux allemands au sujet de la réponse au pape, telles qu'elles ont été données à la première heure, reflètent à peu près exactement l'opinion générale de la presse. Le gouvernement impérial est loué pour avoir dit que l'Allemagne était prête à former la Société des Nations, et il n'est pas désapprouvé pour avoir caché jalousement ses conditions de paix.

La presse autrichienne, un peu plus accentuée, insiste sur les dispositions pacifiques des deux Empires. L'officieux *Fremdenblatt* va jusqu'à écrire que l'empereur Charles a donné son approbation entière au programme du pape, toutefois avec des réserves quant aux questions territoriales.

On verra si, après quarante-huit heures de réflexion, l'opinion publique allemande reste encore sous le charme du texte rédigé par M. Michaëlis et approuvé par la Commission des Quatorze. L'intelligence des Allemands est toujours lente à comprendre et à se mettre en train. Quand l'escamotage de toutes les questions essentielles et principalement de la question belge apparaitra, on peut se demander ce que feront les partis qui ont voté la motion du 19 juillet et qui ont déclaré que la restauration de la Belgique était la condition essentielle préalable à toute discussion de paix.

Quelques journaux de gauche, le *Vorwärts* et le *Berliner Tageblatt*, amorcent déjà des discussions en ce sens. La rentrée du Reichstag, qui a lieu cette semaine, nous apprendra si les députés allemands sont décidés à se contenter de la réponse au Vatican. — J. B.

Les révélations de M. Lansing passionnent les Etats-Unis

La presse américaine estime que le comte Bernstorff n'était ni un gentleman ni un honnête homme

NEW-YORK, 22 septembre. — Les révélations de M. Lansing sur les agissements de Bernstorff, tout en n'apprenant pas grand-chose de nouveau sur le degré d'abaissement moral où le gentilhomme prussien était tombé, causent cependant une grande sensation, surtout à Washington, où tout ce qui touche au congrès prend une importance plus particulière.

Ces révélations, dans la pensée de ceux qui les font, ont un double objet. C'est d'abord de montrer les procédés honteux auxquels la diplomatie allemande aux Etats-Unis était descendue ; c'est ensuite d'indiquer à l'opinion publique du monde que, sans aucun doute, l'Allemagne doit avoir actuellement recours à des procédés semblables dans les dernières capitales neutres d'Europe où elle entretient des représentants.

Le *New-York Times* publie un article de son rédacteur en chef dans lequel celui-ci se montre dur et presque violent. Il déclare que Bernstorff n'était ni un gentleman ni un honnête homme.

« Un ambassadeur, dit-il, est le représentant de son souverain. Comme tel, il occupe un poste d'honneur, et quand il s'abaisse à des trahisons ignobles et à de basses conspirations, quand il se transforme en vil espion, sa chute est terrible, car il salit en même temps le nom de son souverain et le sien propre. S'il n'est pas désavoué, il rend ce souverain aussi coupable que lui-même. Et le journal conclut :

« Il n'y a plus place pour un gouvernement comme celui qui est à la tête de l'Allemagne. Si les Allemands ne le comprennent pas, d'autres pays le leur feront comprendre, quel que puisse être le prix de la leçon. »

Le kaiser sur le front roumain

AMSTERDAM, 23 septembre. — Une dépêche officielle de Berlin annonce que le kaiser est parti, le 18, visiter les troupes du front roumain.

Après un court séjour à Budapest, il se rendit à Cuerta-de-Argeș, où il visita le mausolée du roi Carol et de la reine Elisabeth de Roumanie. Continuant son voyage le 21, il passa de Girgiu à bord d'un vapeur hongrois à Cernavoda, où il se rencontra avec le roi et le prince héritier de Bulgarie, ainsi que le prince Cyril.

Le prince de Connaught visite le front français

Le prince de Connaught a rendu récemment visite aux troupes françaises, en pleine forêt d'Argonne. Le prince a passé devant les fronts des troupes et a attaché de sa main les croix qu'il avait mission de remettre.

Puis il s'est acheminé vers le baraquement où l'attendait un déjeuner de guerre. Au dessert, le général Gouraud a bu au beau succès anglais de Langemarck.

Dans un français très pur, le prince a répondu en célébrant la camaraderie cordiale qui s'est nouée entre Français et Anglais pendant la guerre et qui survivra à celle-ci pour le plus grand bien de la civilisation.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Commerces, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats

UNE DOCTORESSE RUSSE APOTRE DE KERENSKY

C'est en France que M^{lle} Bass lutte de toute son énergie contre les idées maximalistes.

L'école des soldats russes blessés de Montpellier.

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

MONTPELLIER, 21 septembre. — Si vous voulez étudier la mentalité du soldat russe, n'avez-vous dit, rendez-vous à Montpellier à l'école des mutilés de l'hôpital général, si bien dirigée par le Dr Drouard. Vous trouverez là-bas une centaine de pauvres diables dont on essaye la rééducation physique et morale.

C'est une Russe, la doctoresse Bass, ancienne étudiante de la Faculté de Montpellier, qui a entrepris la tâche délicate d'instruire ses compatriotes, de réformer leurs idées fausses — en un mot, de transformer en citoyens conscients ceux qu'elle appelle ses grands enfants.

Je suivis naturellement ce conseil, désireux de voir, sous la conduite d'un guide éclairé comme la doctoresse, ces échantillons divers de l'âme russe réunis dans un coin de la province française.

Je trouvai la doctoresse, le soir, dans son jardin, où elle se reposait en lisant un monceau de journaux russes qu'elle venait de recevoir.

M^{lle} Bass représente le type classique de l'intellectuelle slave que nous montrèrent jadis Donnay et Descaves dans leur pièce : *Oiseaux de passage*.

On lit sur ce visage, illuminé par deux grands yeux noirs étincelants, une existence de lutte pour l'idée. L'énergie y est marquée, à côté de la bonté et de l'amertume.

Née dans une famille bourgeoise en pays cosaque, sur le Don, sa nature de révoltée, d'apôtre, la fit souffrir très jeune d'un régime oppressif qu'elle ne put supporter et, ainsi qu'elle le dit, un jour, elle s'en vola vers la liberté.

L'oiseau de passage vint tomber à Montpellier. La M^{lle} Bass commença ses études de médecine.

Reçue docteur, elle songea à retourner dans son pays pour y aider la lutte contre le tsarisme aux côtés de Kerensky, qu'elle admirait déjà comme le futur sauveur de la patrie ; mais elle s'arrêta en route à Berlin, où un professeur de cette ville lui offrait de l'associer à ses travaux.

Vint la guerre.

Rien des lors, me dit-elle, ne put me retenir en Allemagne, et j'obtins, non sans peine, les autorisations pour revenir en France.

« Depuis mon retour à Montpellier, j'ai cherché à me rendre utile. L'exercice de ma profession ne me suffisait pas ; j'étais de plus en plus hantée par mes idées de prosélytisme social et indignée de la conduite de nos pauvres égarés. Ce fut ainsi que j'eus l'idée de profiter de la présence d'un certain nombre de soldats russes à l'hôpital général pour créer à leur usage une école. »

« Je fus admirablement secondée dans ce but par notre directeur qui m'obtint les autorisations et le local nécessaires. »

Puis la doctoresse ajouta :

« Voulez-vous assister à ma classe ? Venez ici à 2 heures. »

A l'heure fixée, j'entrai dans un local où se trouvaient réunis une trentaine de soldats russes, dont plusieurs mutilés ; deux étaient poussés dans de petites voitures. Dès que la doctoresse pénétra dans la salle, elle fut accueillie par un : « Bonjour, maîtresse » chanté en chœur, selon l'habitude des soldats saluant leurs chefs sous l'ancien régime.

Et aussitôt M^{lle} Bass commença sa classe. Elle leur lut le journal, commentant les dernières nouvelles reçues du pays.

Mais, soudain, je remarquai un groupe de cinq ou six hommes aux visages durs, comme barrés, qui firent entendre des protestations ; l'un d'eux interpella même avec brusquerie la maîtresse d'école, semblant la prendre à partie.

Je ne comprenais pas ce qu'il disait, mais je vis M^{lle} Bass se lever : sa figure pâlit de rage et elle admonesta avec sévérité les interpellateurs qui, comptés par ce regard de femme, se retirèrent la tête basse.

« Que s'est-il passé ? demandai-je. — Nous avons ici, me répondit la doctoresse, quelques irréductibles, des maximalistes, si vous voulez, qui restent butés à tout raisonnement, ne sachant que lancer contre nous, l'épithète, terrible pour eux, de bourgeois. »

« Ils sont bourgeois, à leur avis, ceux qui veulent continuer la lutte contre l'ennemi ; bourgeois aussi, nous qui leur disons qu'avant de partager le sol de la patrie il faut d'abord le défendre. »

Un silence suivit cet aveu, qui semblait pénible à M^{lle} Bass ; mais elle surmonta vite un moment de découragement, le sourire reparut sur son visage et ce fut de son ton enjoué qu'elle continua :

« J'ai pourtant, dit-elle, la certitude de faire ici de bonne besogne : ceux qui partent après quelques semaines pour rentrer en Russie seront à leur tour des éducateurs, et il faudrait généraliser partout cette méthode. »

« Vous vous rendriez compte à quel point elle est nécessaire, si vous pouviez assister à nos promenades, entendre les questions stupéfiantes que me posent mes grands enfants. Tenez, voulez-vous un exemple ? Dimanche dernier je parcourais avec eux un faubourg de la ville, les cafés champêtres étaient pleins d'ouvriers qui se reposaient sous les ombrages des propriétés, d'autres jouaient aux boules en buvant de la bière. »

« Qui sont ces gens ? me demanda un de mes élèves. »

« Des paysans, des moujiks comme toi, lui dis-je. »

« La figure du Russe laisse voir une stupeur profonde, qui lui secoue la tête négativement. »

« Ce n'est pas vrai, grommela-t-il, ce ne sont pas des moujiks. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'ils sont heureux ! »

« Comment voulez-vous, conclut la doctoresse d'une voix infiniment triste, comment voulez-vous que des hommes qui ont une conception si cruelle de leur situation puissent posséder un jugement sain ? »

« Ils doivent auparavant prendre eux-mêmes l'habitude d'être heureux. » — JULES CHANCEL.

LE MAXIMALISME DEVIENT INQUIÉTANT

La situation politique s'aggrave en Russie, et la lutte s'engage contre M. Kerensky.

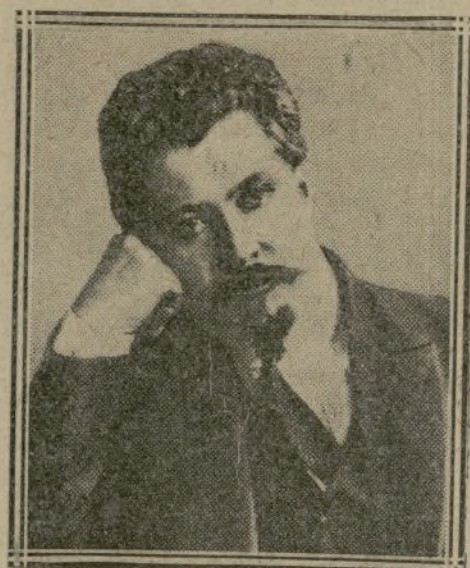
Le nouveau cabinet est sur le point d'être formé.

La situation politique en Russie donne de nouvelles inquiétudes. Sans qu'il y ait de conflit ni de troubles immédiats à craindre, on ne peut se dissimuler que l'opposition des maximalistes à la politique de Kerensky a grandi et s'est fortifiée dans ces derniers temps.

Au Soviet de Petrograd, les bolcheviki ont repris la haute main, et le passage dans leurs rangs de Tchernof, ancien ministre de l'Agriculture, donne à leur parti une influence et un prestige qu'on ne saurait nier. Un autre symptôme est l'élection à la vice-présidence de la Douma municipale de Petrograd du maximaliste Lounatcharsky, qui avait été arrêté pendant les émeutes de juillet.

Toute la vigilance de Kerensky doit donc se tourner vers le mouvement d'extrême-gauche qui se dessine de nouveau et dont, pour le moment au moins, le danger le plus grave est de faire obstacle à la réorganisation de l'armée.

PÉTROGRAD, 20 septembre. — Les maximalistes affectent d'être calmes, mais ils contiennent parvenances récentes à se faire livrer des armes et des explosifs que le gou-



M. TCHERNOFF

vernement n'a pas eu le temps d'intercepter. Leur influence grandit au Soviet, où l'ex-ministre Tchernof s'est fait le chef des ultra-révolutionnaires.

M. Terestchenko s'occupe de la formation du nouveau cabinet

PÉTROGRAD, 23 septembre. — Les journaux croient que le cabinet sera reconstitué avant l'assemblée démocratique convoquée par le Soviet, qui doit se réunir lundi. M. Kerensky, qui se trouve encore au grand quartier général, a chargé, hier soir, de cette tâche M. Terestchenko ; on prévoit l'entrée dans le cabinet de M. Kischine, commissaire du gouvernement à Moscou, et de M. Bouritchine, grand industriel de Moscou, le premier recevant le portefeuille de l'Assistance publique, le second celui de l'Industrie.

Le remaniement comprendrait en outre la nomination comme ministre des Finances du professeur Bernardsky, actuellement gérant de ce département.

Les électeurs à la Constituante seront 90 millions

PÉTROGRAD, 23 septembre. — Le ministère de l'Intérieur a établi que le total des électeurs à l'Assemblée constituante sera d'environ 90 millions.

Entre Riga et Dvinsk l'offensive allemande paraît être suspendue

L'ennemi n'a pas entrepris le passage de la Dvina et les Russes s'apprêtent à la résistance

Entre Riga et Dvinsk, le mouvement offensif est également suspendu, sinon arrêté. Les Allemands se contentent, pour le moment, de border le cours de la Dvina, entre Livenhof et Stockmannshof, sans en entreprendre le passage, et les Russes s'apprêtent à la résistance sur l'autre rive. Ici, comme en Flandre, il est permis de supposer que l'ennemi se prépare à d'autres tentatives, soit dans la même direction, soit plutôt en amont, de manière à déloger progressivement les Russes de la ligne de la Dvina jusqu'à Dvinsk. Mais son intérêt évident serait de se hâter, car la saison s'avance, et dans peu de jours les marais qui s'étendent à l'est de la Dvina seront complètement impraticables. Si donc les opérations ne sont pas conduites plus rapidement, c'est que les Allemands en sont empêchés. Ce qui leur manque, ce n'est certes pas le matériel. Mais ce sont les troupes capables d'alimenter une forte offensive. L'armée du général von Hutier ne comprenait, avant l'offensive de Riga, que des éléments de second ordre, bons pour la garde des secteurs, non pour l'assaut. Les quatre ou cinq divisions bien entraînées qui lui ont été adjointes sont aujourd'hui fatiguées. C'est pourquoi nous avons vu les attaques diminuer de jour en jour en amont, et s'espacer de plus en plus.

Jean VILLARS.

LES OBSÈQUES DE M. LIARD

M. Poincaré est venu saluer la dépouille mortelle de l'ancien recteur de l'Université de Paris.

Les obsèques de M. Louis Liard, membre de l'Institut, vice-recteur de l'Académie de Paris, grand-croix de la Légion d'honneur, ont eu lieu hier après midi, à trois heures. Conformément aux volontés du défunt, il n'y a eu ni fleurs ni couronnes, et les honneurs militaires n'ont pas été rendus.

Le Président de la République et Mme Poincaré sont venus saluer la dépouille mortelle dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne.

MM. Steeg, ministre de l'Intérieur, et Daniel-Vincent, ministre de l'Instruction publique, ont assisté aux obsèques.

Deux mille personnes environ, parmi lesquelles des délégations des cinq Académies, de l'Université, du personnel des Facultés et des lycées, du Parlement, de la magistrature, du barreau, etc., ont accompagné le corps jusqu'au cimetière Montparnasse, où a eu lieu l'inhumation.

Le deuil était conduit par le fils du défunt, secrétaire général de la préfecture de la Seine-Inférieure, adjoint à l'intendance militaire.

Au cimetière, le pasteur Roberty a prononcé une courte allocution. Aucun autre discours n'a été prononcé.



LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT SUIVANT LE CHAR FUNÈBRE

De gauche à droite : MM. STEEG, ministre de l'Intérieur ; RIBOT, ministre des Affaires étrangères ; PAINELEVÉ, président du Conseil, et BARTHOU, ministre d'Etat. Derrière eux, à gauche : le commandant DE MALHERBE.

LES CONTES D'EXCELSIOR

SECRET PROFESSIONNEL

PAR

SHERIDAN

Lorsque le valet de chambre introduisit Pierre Langeais dans le salon du docteur Aubenoit, quatre personnes attendaient déjà. D'un pas dégagé, le jeune homme traversa la pièce; il s'installa dans un fauteuil, et, ne sachant que faire, il observa les autres malades.

Distraction sans grand intérêt! Non loin de lui, une dame âgée somnolait, dans un coin un monsieur griffonnait quelques notes et, accoudée à une table, une femme en grand deuil parcourait un journal. Seule, sut retenir l'attention de Langeais la délicieuse jeune fille qui, enfoncée dans une bergère, s'absorbait dans une lecture. Le jeune homme ne pouvait aisément distinguer ses traits délicats. La tête penchée sur son livre, on ne devinait de son visage que les longs cils qui ombrageaient un regard volontaire, une bouche gracieusement dessinée, et puis, sous son large chapeau, une touffe de cheveux blonds.

Cependant, de quart d'heure en quart d'heure, la portière masquant l'huiss du cabinet du docteur s'écarterait doucement, et, majestueusement grave, le domestique s'inclinait dans la direction du client dont le tour était arrivé. Bientôt la jeune fille et Pierre Langeais demeurèrent seuls dans le salon, puis de nouveau la portière s'écartera et le valet de chambre s'inclina devant le jeune homme :

— Si monsieur veut bien passer...

Mais Pierre ne bougea point.

— Mademoiselle était là avant moi et je crois que c'est son tour...

La jeune fille releva la tête, lentement elle regarda Langeais, et dans l'esprit du jeune homme ce fut un ravissement.

— Je vous en prie, monsieur, vous êtes sans doute plus pressé que moi...

— Mais, mademoiselle...

Et puis, j'aurais tant de plaisir à finir mon chapitre...

— Dans ce cas, mademoiselle...

Et Pierre entra chez le docteur.

Blessé de guerre et réformé pour une paralysie partielle du bras gauche, Langeais devait venir régulièrement chez le docteur. Certes, il eût été exact sans autre raison que la nécessité impérieuse de son traitement. Mais la pensée de revoir la mystérieuse jeune fille influait sur son esprit et il arrivait maintenant bien avant l'heure de ses rendez-vous, pour le seul plaisir de contempler en silence la délicieuse inconnue qui prenait, de jour en jour, une place plus grande en son cœur.

Car à chacune de ses visites il la retrouvait, enfoncée toujours dans sa même bergère, absorbée toujours dans sa même lecture.

Et le cerveau de Pierre échafaudait des rêves.

— Il est indéniable que je l'aime, songeait-il; comment d'ailleurs ne pas adorer cette exquise petite créature ?...

Mais le jeune homme était peiné, car sa pensée allait plus loin encore :

— N'est-ce pas affreux de savoir qu'elle est malade, très malade, puis-je qu'elle est obligée de venir aussi souvent chez Aubenoit ! Quelle terrible chose !...

Poitrine sans doute, cardiaque peut-être — que sais-je !...

Et, sincèrement, Langeais souffrait, car à mesure que son amour grandissait sa pitié s'exaltait :

— Il faut que je sache, pourtant... il faut que je sache !

A chacune de ses visites il se promettait d'interroger le docteur, de lui demander son avis, mais, au moment où il allait parler, une dernière peur le retenait. Comment oser questionner Aubenoit ?

La vie, pour Langeais, devenait impossible, et il résolut de se confesser, au risque de briser son rêve.

Laisant, ce jour-là encore, la blonde inconnue lire dans le salon, il pénétra chez le docteur.

— Eh bien ! jeune homme, comment va aujourd'hui ?

— Mal, docteur, très mal !

— Votre bras ?

— Non, docteur, et c'est ce qui m'effraie. Ecoutez-moi.

Et au praticien abasourdi il avoua son amour, ses craintes, sa douleur.

— Je sais que j'outrepasse mes droits, docteur, mais nous sommes entre hommes, vous saurez m'excuser.

Tout haletant, il attendait le verdict du médecin. Mais celui-ci, plein de bonhomie, frappait sur l'épaule du jeune homme :

— Pauvre gosse, va ! Vous vous faites bien du mauvais sang pour notre petite Laurence. Elle n'est pas plus malade que moi, la chère enfant, et sa santé est excellente. C'est une brave petite jeune fille, qui a besoin de gagner quelque argent. Alors, pour lui rendre service, je lui fais garder mon salon. Vous savez, jeune homme, que souvent des filous s'introduisent chez les docteurs en renom — mes collections en valent la peine ! Et puis, souvent, de riches clients lui demandent de garder leur tour. Cela existe aujourd'hui chez tous les grands médecins. Vous devriez savoir cela, mon ami, vous, un Parisien !

Et comme, le cœur gonflé de joie, Pierre Langeais prenait congé d'Aubenoit, il entendit distinctement à travers la porte du salon la voix du domestique qui s'adressait à son idole :

— Mademoiselle peut s'en aller... Il ne viendra plus personne aujourd'hui !...

SHERIDAN.

La documentation sur la guerre, la plus complète et la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

L'ALLEMAGNE A FORMELLEMENT DÉSAPPROUVÉ LUXBOURG

Kuhlmann l'a signifié à l'Argentine par une dépêche officielle.

BUENOS-AIRES, 23 septembre. — Le gouvernement a reçu cette nuit la dépêche suivante de Berlin :

« Le gouvernement de l'empire regrette vivement ce qui est arrivé. »

« Il désapprouve absolument les idées exprimées par le comte de Luxbourg sur la façon de réaliser la guerre de croisiers. »

« Ces idées lui étaient personnelles et n'ont eu aucune influence sur les décisions et les promesses de l'Empire. »

« Signé : KUHLMANN. »

Cette dépêche a été communiquée à la Chambre au moment où celle-ci allait voter sur la rupture. (Havas.)

La situation reste très tendue

LONDRES, 23 septembre. — On mande de Buenos-Ayres que la question de la guerre ou de la paix reste ouverte malgré la réception de la dépêche de Kuhlmann, exprimant le regret et des marques de désapprobation pour l'affaire Luxbourg.

La Chambre, après avoir entendu la déclaration du ministre des Affaires étrangères, au sujet des négociations avec l'Allemagne, s'est ajournée sans retirer de son ordre du jour la proposition de rupture avec l'Allemagne. (Information.)

Un comité germanophile qui proteste contre l'Allemagne !

BUENOS-AIRES, 22 septembre. — Le comité argentin germanophile a résolu de se dissoudre et déclare qu'il refuse d'appuyer un gouvernement qui viole les lois de l'humanité.

Il a donc décidé d'adhérer à l'attitude du Sénat.

La conférence de Moscou n'aura peut-être pas lieu

PETROGRAD, 20 septembre. — Des difficultés croissantes s'opposent à l'organisation de la conférence démocratique que voulait convoquer le Soviet.

La conférence a été ajournée et sa réunion est devenue douteuse.

Le général Doukhonine est adjoint au généralissime russe

PETROGRAD, 22 septembre. — Les journaux du soir rapportent que le général Doukhonine, chef d'état-major sur le front ouest, a été nommé chef d'état-major du généralissime.

Désordres à Amsterdam

Ils sont provoqués par la crise alimentaire qui s'aggrave journellement.

ROTTERDAM, 23 septembre. — De nouveaux troubles sont menaçants dans les quartiers populaires d'Amsterdam. Les femmes du peuple, en effet, ont leur carte de pain aujourd'hui périmée.

Or, comme elles ne peuvent que difficilement acheter d'autres vivres, elles veulent avoir du pain sans carte.

Des scènes de désordre se sont produites déjà devant les boulangeries, et la police à cheval a dû intervenir.

Toute la garnison est consignée.

C'EST JEUDI PROCHAIN QUE M. MICHAELIS PARLERA

Le Reichstag attend impatiemment les explications du chancelier.

Le Petit Parisien reçoit la dépêche suivante :

ZURICH, 23 septembre. — Dans les milieux politiques allemands, on attache une grande importance au discours que le chancelier prononcera, le 27, au Reichstag. Les partis de la majorité qui, malgré leurs commentaires sympathiques de la réponse à la note du pape ne semblent pas absolument satisfaits, demandent que le chancelier, sans se préoccuper du bruit et des menaces des partis de droite, fasse des déclarations précises sur les buts de guerre allemands.

Les journaux du centre, des progressistes et des socialistes majoritaires, commentent toujours avec sympathie la réponse au pape et en approuvent le contenu. Ils écrivent, avec une insistance particulière, que le document est plus important par ce qu'il laisse entendre que par ce qu'il dit ou ne dit pas.

D'après ces journaux, la question de la Belgique aurait pu être traitée, mais, ajoutent-ils, le ton général du document ne peut être interprété que comme une adhésion complète du gouvernement allemand au désir du pape de voir reconstituer le pays en royaume indépendant.

Quant aux journaux pangermanistes, bien qu'ils montrent leur désapprobation de l'inclination déclarée des empires centraux à une paix d'arrangement, ils ne cachent pas leur satisfaction que le document ne fasse aucune allusion précise aux buts de paix, laissant ainsi la porte ouverte à toutes les possibilités.

La Kreuzzeitung, organe des conservateurs prussiens, écrit :

« Puisque la réponse évite d'entrer dans les détails et exprime seulement notre disposition générale à entamer des négociations, elle ne constitue aucunement une acceptation formelle des conditions de paix proposées par le pape. »

Sous-marin allemand coulé par un torpilleur japonais

PERPIGNAN, 23 septembre. — Des pêcheurs revenant de Cadacques (Espagne) rapportent qu'un torpilleur japonais a surpris un sous-marin allemand alors que ce dernier venait de couler une barcasse chargée d'œignons.

Le torpilleur a ouvert le feu sur le pirate qui a été atteint et a coulé immédiatement.

A la mémoire de l'aviateur Pégoud

L'inauguration du monument élevé par ses amis à la mémoire de Pégoud a eu lieu hier matin, à 10 h. 1/2, à Petit-Croix (territoire de Belfort), à l'endroit même où l'aviateur est tombé au cours d'un combat aérien.

En présence d'une assistance nombreuse, parmi laquelle on remarquait le général commandant la place de Belfort, la municipalité et de nombreux camarades d'escadron de Pégoud, des discours ont été prononcés par le colonel Girod, député du Doubs, inspecteur général de l'aéronautique, représentant le sous-secrétaire d'Etat.

La fourragère

Par décision du général en chef, la fourragère a été conférée au 60^e régiment d'artillerie de campagne.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Hier, en fin de journée, les Allemands ont attaqué de nouveau, après un violent bombardement, nos positions de la région de Maisons-de-Champagne. Nos feux, déclenchés avec précision, ont brisé l'attaque avant qu'elle ait pu aborder nos lignes.

La lutte d'artillerie a été vive dans la région des Monts. Un coup de main ennemi vers le mont Haut n'a donné aucun résultat. De notre côté, nous avons pénétré dans les lignes allemandes au sud de Vaudesincourt et opéré des destructions importantes.

Sur la rive gauche de la Meuse, activité marquée des deux artilleries.

En Woëvre, une tentative allemande sur nos tranchées entre Fay et Regnièvre a également échoué. Nous avons fait des prisonniers.

Dans la journée du 22, notre aviation de chasse a livré de nombreux combats. Onze avions et un ballon captif allemands ont été détruits par nos pilotes.

Pendant la journée du 22 et la nuit du 22 au 23 septembre, nos bombardiers ont arrosé de projectiles les dépôts de munitions du Donon, les usines d'Agondange, les gares de Chambley, Thionville, Luxembourg, Metz-Woippy, Mézières-les-Metz, etc., etc. En Belgique, nous avons bombardé les gares de Staden, Roulers et Cortemarck.

23 HEURES. — Aucune action d'infanterie. La lutte d'artillerie a pris une certaine violence dans la région Hurtelbis-Craonne, ainsi que sur la rive gauche de la Meuse, au nord de la cote 304.

Front britannique

13 HEURES. — Des troupes de Glasgow ont exécuté avec succès, la nuit dernière, au nord-est de Gouzeaucourt, un coup de main qui leur a valu un certain nombre de prisonniers. Elles ont en outre fait subir de nombreuses pertes à l'ennemi, dont elles ont détruit les abris.

Grande activité de l'artillerie au cours de la nuit dans le secteur d'Ypres.

22 HEURES. — Au point du jour, une attaque exécutée par des troupes d'assaut allemandes au nord de Langemarck a complètement échoué. Vingt-cinq prisonniers sont restés entre nos mains. Les régiments de fusiliers anglais se portèrent, à leur tour, à l'attaque, et, à la suite d'un vif combat, enlevèrent encore une partie du système de défenses ennemies en faisant un certain nombre de prisonniers.

Sur le reste du front de bataille, nous poursuivons l'organisation des positions récemment conquises.

Les actions d'infanterie se sont bornées à des rencontres de patrouilles qui nous ont valu des prisonniers.

Notre artillerie continue à montrer de l'activité.

Une autre attaque allemande lancée, au début de la matinée, contre nos nouvelles positions à l'est de Villers, a été rejetée avec pertes pour les assaillants. De notre côté, les pertes sont légères.

D'ANCIENS MINISTRES GRECS VONT PASSER EN HAUTE COUR

M. Gounaris est particulièrement accusé de trahison.

ATHÈNES, 22 septembre. — La commission d'enquête chargée de l'instruction ouverte contre les cabinets Skouloudis et Lambros, tendant au renvoi des anciens ministres devant la Haute Cour, a presque achevé ses travaux. Ses conclusions seront soumises à la Chambre dès la réouverture du Parlement, qui aura lieu dans une quinzaine de jours.

D'après des renseignements puisés à bonne source, l'accusation portée contre les deux cabinets est appuyée par de nouvelles preuves plus convaincantes encore que celles qui ont déjà été révélées.

Il est prouvé, particulièrement en ce qui concerne le cabinet Skouloudis, que la plus grande responsabilité dans les actes de trahison incombent à M. Gounaris, qui collabora étroitement avec le général Dousmanis.

On cite parmi les faits qui caractérisent son attitude nettement hostile aux Alliés, alors qu'il était ministre de l'Intérieur, un télégramme de réprimande adressé par lui au préfet de Mytilène, qui avait cru de son devoir d'accepter une invitation du général Sarraïl à assister à la cérémonie de remise de décorations à des officiers français, qui devait avoir lieu dans cette ville.

Chez les socialistes

La Fédération de la Seine tient une réunion préparatoire au Congrès de Bordeaux

En vue du prochain congrès national que le parti socialiste français doit tenir à Bordeaux les 6, 7, 8 et 9 octobre, la Fédération socialiste de la Seine a réuni hier ses délégués à la Bellevilloise, à l'effet de discuter les propositions qui seront soumises au congrès de Bordeaux selon le vœu de ses sections.

Une innovation a marqué le début de ces assemblées : par un premier vote, l'assemblée a décidé que les représentants de la presse assisteraient aux discussions. Depuis onze ans, dans leurs congrès, les socialistes délibéraient à huis clos.

MM. Albert Thomas, Marcel Sembat et Renaudel assistaient à la séance du matin qui, dès le début, mit aux prises majoritaires et minoritaires.

Il s'agissait de savoir si les militants socialistes demeurent partisans de la participation ministérielle, et à quelles conditions ; si la réponse au questionnaire de Stockholm à l'adhésion du parti, et si, les minoritaires gagnant du terrain, les majoritaires se trouveraient bientôt dans l'obligation de leur remettre la direction du parti.

Succesivement majoritaires et minoritaires ont exposé leurs manières de voir.

M. Bourderon est contre la participation ministérielle ; M. Fiancette est pour, mais sous conditions ; M. Poncet veut tout ou rien.

Sur la question de la conférence de Stockholm, M. Albert Thomas renouvelle les déclarations qu'il a faites à Champigny. Il est vigoureusement appuyé par M. Renaudel.

Une commission est désignée qui sera chargée d'élaborer un texte de résolution susceptible de faciliter une entente sur les points en discussion.

La Fédération se réunira à nouveau dimanche prochain.

Ce que l'on dit à l'étranger

LA REPONSE DES PUISSANCES CENTRALES AU PAPE

Le Corriere d'Italia :

Nous n'abandonnons pas, malgré tout, le vif espoir d'une paix juste et durable, mais nous sommes certains que le pays sentira, aujourd'hui comme hier, la nécessité et le devoir de la résistance pour donner au gouvernement responsable la possibilité de poursuivre sa politique dans l'intérêt national.

La Tribuna :

L'initiative du pape n'a pas atteint son but. Il reste toujours à Sa Sainteté la charge d'accomplir un grand miracle et d'arriver à ce que les empires centraux exposent leurs idées et leurs projets. Pour le moment, leur réponse est purement négative et aggrave d'hypocrisie.

L'Idée Nazionale :

L'Allemagne appelle « points en litige » ce qui constitue nos droits : délivrance des territoires occupés, liberté de l'Adriatique, avenir de la nation — de même de toute l'Europe.

Le salut est dans les armes et la victoire : victoire italienne hier sur le haut plateau, victoire anglaise aujourd'hui en Flandre, victoire commune demain sur tous les fronts.

La Nouvelle Gazette de Zurich :

Les réponses de l'Autriche et de l'Allemagne ne contiennent aucune précision au sujet des buts de guerre. Les discussions ne pourront donc être poursuivies. Les Alliés ayant déclaré qu'ils ne répondront à la note du pape que dans le cas où leurs adversaires feraient nettement connaître leurs buts de guerre.

Le Volksrecht (Zurich) :

Les deux réponses de l'Allemagne et de l'Autriche sont caractérisées par un silence complet sur les questions les plus importantes.

En tout cas, les empires centraux ne parlent plus de victoire.

Perquisition au domicile de M. Turmel, à Loudéac

Sur mandat de M. le juge d'instruction Gilbert, une perquisition a été opérée au domicile de M. Turmel, à Loudéac.

L'opération générale est que le résultat de cette opération tardive sera nul.

M. Turmel lui-même y faisait allusion il y a déjà quelques jours en disant à un de nos confrères :

— Quand on perquisitionnera chez moi, on y trouvera des rapports sur des mines à exploiter dans le pays.

Et ce sont probablement ces rapports que M. Gilbert a emportés.

La main-d'œuvre des prisonniers de guerre

La commission de la main-d'œuvre des prisonniers de guerre s'est réunie au ministère de l'Instruction publique, sous la présidence de M. Emile Combes, sénateur. M. Pierre Masse, sous-secrétaire d'Etat de la Justice militaire et des Pensions au ministère de la Guerre, assistait à la séance.

La commission a insisté pour que les différents services employeurs ne conservent les prisonniers de guerre que pendant le temps où ils leur sont strictement indispensables et les affectent, après concert entre eux, à d'autres besoins momentanés et urgents.

Les résultats sportifs

CYCLISME

Au Parc des Princes. — Bonne réunion à Autuill. Résultats :

Prix des Abonnés (3.333 mètres). — 1. Lebas, 2. Pain, 3. Beignet, 4. Veillet, 5. Fogg.

Grande Poule de Vitesse (1.333 mètres). —

Matchs gagnés successivement par Dupuy, H. Martin, Dupuy, H. Martin, H. Martin, Dupuy, Pouchols, Ellegard, Pouchols et Dupuy.

Classement : 1. Dupuy, 9 points ; 2. H. Martin, 9 points ; 3. Pouchols, 10 p. ; 4. Ellegard, 15 p. ; 5. Fourours, 17 p.

Prix d'Automne (1.333 mètres). — Finale :

1. Trante, 2. Vandenhove, 3. Beyl, 4. Trouvé, 5. Simonie.

Match Bouhours-Contenet (derrière motos). —

Première manche (10 kl.) : 1. Contenet, en 9 m. 25 s. 2/5 ; 2. Bouhours, à 250 mètres.

Deuxième manche (10 kl.) : 1. Contenet, en 9 m. 41 s. 2/5 ; 2. Bouhours, à 500 mètres.

Brassard des 500 mètres. — Rousseau fait le meilleur temps.

Berthel échoue dans sa tentative contre le record des 500 mètres, départ lancé, que détient Egg avec 32 s. 4/5.

Prix de Vendémiaire (6.000 mètres, par addition de points). — 1. Larue, 14 points ; 2. Lorrain, 13 p. ; 3. Rohrbach, 4 p. ; 4. Chassot ; 5. Deschamps.

Match-poursuite (avec entraîneurs à tandems).

— 1. Alf. Neffat, 12 m. 17 s. 1/5 ; 2. Rousseau, à 50 mètres.

Grand Handicap de la Société des Courses. —

Joli succès. 157 engagés ; 130 partants. Belle course d'Honoré Barthelemy, qui remonte successivement les 130 concurrents partis douze minutes avant lui, à 5 kilomètres de l'arrivée.

Résultats :

1. Emile Mary (H.C.P.), 3 m. 15 s., en 1 h. 41 m. 12 s. ; 2. H. Barthélemy (V.C.P.), seratch, à 10 centimètres ; 3. G. Ballet (I.), 5 m. 45 s. ; 4. A. Auger (A.S.), 8 m. 15 s. ; 5. R. Dunsin (I.), 5 m. 30 s. ; 6. E. Dalfante (I.), 3 m. 15 s. ; 7. A. Naveaux (I.), 5 m. 15 s. ; 8. J. Legourié (I.), 6 m. 15 s. ; 9. R. Dubouilh (I.), 10 m. 15 s. ; 10. A. Blanc-Garin (I.), 6 m. 30 s.

FOOTBALL ASSOCIATION

Equipes premières. — Léon Saint-Michel bat Paris Université Club par 5 buts à 1. A.S. Française et C.A. de Paris font match nul (1 but à 1). C.A.S. Générale bat Equipe Belge par 7 buts à 0 ; Gallia Club bat U.S. Suisse par 2 buts à 1.

FOOTBALL RUGBY

Equipes premières. — A. S. Française bat Vaugrain (1) par 21 points à 11. Paris Université Club bat Racing Club de France par 29 points à 0 ; Stade Français bat S.C.U.F. par 11 points à 3.

OBÉSITÉ LIN-TARIN CONSTIPATION

LE "TIP" remplace le Beurre

2 fr. 10 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Concomitables

Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilogs 9 fr. 25 ; 4 kilogs 17 fr. 85.

Aug. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris

LE MONDE

LES COURS

— S. M. le roi d'Angleterre, accompagné du lieutenant-colonel Clive et du major Reginald Seymour, a terminé sa tournée d'inspection aux chantiers maritimes de la Clyde et est de retour au château de Windsor.

— S. A. R. le prince Henry d'Angleterre est rentré à Eton-College.

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Paravicini, conseiller de la légation suisse d'Angleterre, est arrivé en France, venant de Londres.

INFORMATIONS

— M. de Broqueville, ministre de la Guerre du gouvernement belge, la duchesse de Duras et Mrs Vincent Astor sont arrivés à Paris.

— Lord Northcliffe, ainsi que sir Charles Gordon et l'hon. R. H. Brand, membres de la mission de guerre britannique, se rendront officiellement au Canada, le mois prochain. Lord Reading, sir Hardman Lever et M. Blackett les y accompagneront.

— Le duc de Luynes, venant de Roumanie, est au château de Dampierre, où le duc de Chevreuse, son fils, l'a rejoint.

CITATIONS

— Le sous-lieutenant Charles Delesalle, pilote aviateur, déjà décoré de la croix de guerre avec palme, vient d'obtenir cette nouvelle citation :

"Pilote très courageux et très énergique — deux cent soixante heures de vol sur les lignes ennemies, — a livré huit combats, en particulier ceux du 2 et du 4 septembre 1917, où il a attaqué seul un groupe de six appareils ennemis."

Le sous-lieutenant Charles Delesalle est le fils de l'admirable maire de Lille, et lui-même fut nommé, à vingt-six ans, maire de La Madeleine, commune de 30.000 habitants des environs de Lille.

— M. Adrien Duval, beau-frère de M. Sarlin, président du tribunal civil de Neuchâtel-Bray, vient d'être cité à l'ordre du jour dans les termes suivants :

"Très bon gradé, consciencieux et dévoué, a toujours fait preuve de courage et de sang-froid dans les secteurs difficiles."

NAISSANCES

— La comtesse de Saint-Rome, née de Semallé, a mis au monde une fille, appelée Yvonne.

— La comtesse Pierre de Laugier de Beaurecueil, née de Quelen, est depuis quelques jours mère d'un fils qui a reçu le prénom de Serge-Emmanuel.

— Mme Edmond de Rivals de Boussac, née de Bonne, vient de donner le jour, au château de Panavrac, dans la Haute-Garonne, à un fils qui a reçu le prénom de Joseph, en souvenir de son oncle, le vicomte Joseph de Bonne, tué à l'ennemi le 25 septembre 1915.

MARIAGES

— On annonce les fiançailles de M. Jacques d'Arras, capitaine de cavalerie breveté, fils de M. Georges d'Arras et de Mme, née de Courson de La Villevieille, décédée, avec Mlle Marie-Thérèse de Malet de Coupigny, fille du chef d'escadron de Malet de Coupigny et de la vicomtesse, née de Muizon.

— Nous apprenons le mariage de miss Emily Beatty, fille du vice-amiral Frank et de Mrs Beatty, avec le capitaine Charles Henry Drayton. La cérémonie aura lieu cet automne à Charleston.

— Le mariage de M. Emmanuel de Saint-Martin-Lacaze, maréchal des logis au 9^e cuirassiers, avec Mlle de Portets, vient d'être célébré dans l'intimité, à Saint-Sever (Landes).

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De Mme Edmond Bapst, femme de notre distingué ministre à Copenhague, qui a succombé à Boulogne. Très souffrante, elle rentrait en France pour y trouver les soins qu'exigeait sa santé, et mourut en y arrivant. Son zèle actif et bienfaisant n'avait cessé de se manifester depuis le début de la guerre envers nos blessés et de nombreuses œuvres ;

De Mme d'Arbaud, doyenne des écrivains provençaux, décédée dans sa propriété de Meyrargues (Bouches-du-Rhône), à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Mme d'Arbaud avait été la première femme à publier un livre de poèmes en langue provençale ; son recueil, *Amours de Ribas*, paru chez Roumanille, en Avignon, sous la signature de la *Felibressa* dou *Caulon*, date de 1863. Appartenant à une ancienne famille provençale, la *Felibressa* dou *Caulon* était la fille du *Felibre* de Meloum dont parle Mistral dans ses *Memori* et raconte. Elle collaborait à l'*Armana Prouvençau* depuis 1861. Mme d'Arbaud, qui avait été couronnée aux Jeux floraux d'Apt en 1862, ne cessa de prendre part au mouvement littéraire provençal ; elle était la mère du poète Joseph d'Arbaud, l'auteur du *Lausé d'Arles* ;

De M. Christian de Biran, fils du docteur de Biran et de Mme, née de Roussiers, décédé à l'ambulance de Kodza Déré de Kupa (Grèce), des suites d'une maladie contractée sur le front de Salonique. Cet infortuné jeune homme, qui avait été blessé à la cote 304, n'était âgé que de vingt et un ans.

BIENFAISANCE

— Une grande représentation de bienfaisance aura lieu le 25 octobre, à l'Opéra, au bénéfice des Croix-Rouges franco-britanniques, sous le patronage du président de la République, de LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre, de S. A. R. le prince de Galles, de S. M. la reine Alexandra, de S. Exc. l'ambassadeur d'Angleterre et lady Bertie, de S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis et Mrs Sharp. On y entendra le drame musical *Jeune d'Arc*, de M. Raymond Roze.

— Le nouvel ouvrage de la section chirurgicale de la Croix-Rouge américaine a été inauguré hier, dans les locaux prêtés par la duchesse de Talleyrand, 25, rue Pierre-Charon. De nombreuses personnalités assistaient à cette réunion.

— La duchesse de Pimodan et quelques-uns de ses amis ont fait parvenir au Comité national la somme de 575 fr. pour la *Protection des chevaux de guerre*.

La MAISON CHAPUIS Frères et C^{ie}, 30, quai de la Loire, Paris, peut livrer à domicile : 1^{er} Le charbon dans les 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 8^e, 9^e, 10^e, 11^e et 12^e arrondissements, sur présentation des bons et des cartes. 2^e Sans carte, du bois scié à 140 francs les 1.000 kg, et du charbon de bois à 13 fr. le sac de 25 kg, tout Paris.

Pour se marier sel. ses goûts, dem. n^o Union des Familles à M^{me} C. SIMON, 259, av. Daumesnil, Paris

CHAUFFAGE L'ENTREPOT FORESTIER rue de Lappe, 3 (Bastille) vend uniquement du bois de chêne sec, scié pour cheminée, à 158 fr. les 1.000 kg. (Ne pas confondre avec autres bois.) Allume-feux : 30 fr. sac 50 kg.

EXCELSIOR

LES AVIATEURS QUI BOMBARDÈRENT STUTTGART



CETTE PHOTOGRAPHIE A ÉTÉ PRISE AU RETOUR DU RAID DE NOS BOMBARDIERS En représailles du bombardement de Dunkerque, notre aviation accompli, en plein jour, un raid sur Stuttgart. Suivant un témoin neutre, des dégâts très importants ont été causés aux usines, aux casernes et à l'aérodrome de la ville ; les hangars d'aviation de Tubingue ont été partiellement détruits.

B L O C - N O T E S

J'ai un ami qui lit avec le plus vif intérêt les notes que de temps en temps les journaux publient sur le renvoi des vieilles classes. Il s'intéresse comme vous et moi à la bataille des Flandres, à la note du pape et même à la qualité du pain. Mais un journal ne lui semble pas complet et ne le séduit point s'il ne consacre quelques lignes au renvoi des vieilles classes. A ce signe vous reconnaîtrez que mon ami n'est pas jeune et qu'il est mobilisé.

C'est, en effet, un homme de quarante-cinq ans, et il porte l'habit militaire. Du temps qu'il était petit, il courait un jour, sa règle à la main, dans la cour du collège. Il tomba sans lâcher sa règle qui lui creva un œil. Voilà pourquoi il fut mis dans l'auxiliaire. Enfants, soyez prudents, si vous voulez plus tard aller dans les tranchées !

En 1914, il était chef de service dans une grande compagnie de transports. Un beau matin, il reçut l'ordre de se rendre à l'Ecole Militaire, à huit heures précises, muni d'un jour de vivres. Il y alla. On le revêtit d'un pantalon de velours à côtes, de bandes molletières, d'une tunique à boutons d'or et d'un képi. Et puis on lui dit d'aller dans la cour. Il y passa des journées pendant une semaine, au bout de quoi le sergent lui dit :

— Vous êtes directeur à la Compagnie X... ?
— Oui.
— J'ai une affection pour vous.
— Bien, dit mon ami.
— On demande un planton au ministère. C'est tout à fait votre affaire.

Depuis dix-huit mois, mon ami n'a pas encore pu réussir à comprendre que le poste de planton soit son affaire. Entre nous, il a la tête un peu dure. Il est assis du matin au soir dans un couloir sur une banquette. En face de lui, sur une banquette pareille, est assis un jeune homme faible de la poitrine. Tous deux échan- gent des propos sans importance. Parfois un visiteur survient ; alors ils se lèvent tous deux avec empressement et lui demandent ce qu'il désire. Mon ami estime que le jeune homme faible de la poitrine suffirait à cette lourde tâche.

Et il ajoute que dans tous les couloirs et dans tous les bureaux qu'il connaît il y a deux hommes pour faire un besoin qui serait sans peine accompli par un seul, et que, si l'on veut libérer facilement trois cent mille hommes, il n'y a qu'à le charger, lui, de ce soin. Mais, sans doute, ne faut-il pas ajouter foi à ses propos. Il s'est un peu aigri, depuis dix-huit mois qu'il regarde, de son œil unique, le même tableau de sonneries scellé à la muraille.

LOUIS LATZARUS.

La restitution de l'heure...

Réjouissons-nous ! Le nouveau ministre des Travaux publics, M. Clavelle, va nous rendre bientôt l'heure que M. Desplas nous avait prise. Dans la nuit du 6 au 7 octobre, en effet, c'est-à-dire du premier samedi au premier dimanche du mois, l'heure normale sera rétablie ; sur le cadran de nos pendules, l'aiguille des minutes fera un tour pour rien.

Ceux qui aiment dormir et maudissaient, il y a six mois, M. Honnorat, vont cette fois le bénir...

Les poulpikans de M. Turmel

Lors du dernier voyage de M. Turmel à Loudéac, il parait que, sur le passage de leur député, les vieilles femmes murmuraient :

— Il y a des poulpikans dans l'affaire, bien sûr !

Ne supposez pas que les poulpikans, ces gnomes malicieux que les Bretons redoutent, soient inculpés de commerce avec l'ennemi. Non ! Les vieilles femmes de Loudéac voulaient insinuer simplement que lesdits gnomes étaient pour quelque chose dans les mésaventures personnelles de M. Turmel.

En effet, une croyance, très répandue dans les Côtes-du-Nord, et tout particulièrement dans l'arrondissement de Loudéac, veut que les poulpikans élisent domicile, durant un temps déterminé, dans la cervelle de tel ou tel habitant du pays. Dès lors, la

conduite de cet infortuné habitant devient baroque. Les hôtes fantasques de son cerveau le poussent à mener une vie aventureuse qui amuse leur malignité et les distraient de leur éternel ennui.

Mais, jusqu'aujourd'hui, les poulpikans de Loudéac n'avaient élu domicile que dans la cervelle de petits boutiquiers ou de pauvres gens.

Serait-il vrai que, maintenant, il leur faudrait les méninges d'un député-maire ? Les poulpikans se mettraient bien !

Et nous serions forcés de conclure que les poulpikans de M. Turmel sont des profiteurs de la guerre.

Chaussure nationale

Ainsi, dans quinze jours, nous aurons la chaussure nationale !

Mais l'attendre encore quinze jours était au-dessus des forces de beaucoup de Parisiens. C'est ce qu'un grand marchand de chaussures de la rue de Rivoli a fort intelligemment compris.

Depuis hier, ce marchand offre à sa clientèle des chaussures à bottes lacées, « reproduction exacte de la chaussure nationale ». — C'est vingt-trois francs alors ? demanda l'acheteuse intéressée, en examinant la nouvelle bottine avec la curiosité que vous devinez.

— Pas exactement : c'est quarante francs ! Madame a bien compris qu'il ne s'agit pas de la chaussure nationale, mais d'une chaussure *quant-à-croquer* de la chaussure nationale ?

Certes, « madame » a compris, et comme elle adore devancer la mode, elle n'hésite pas à payer quarante francs aujourd'hui le modèle qui, demain, en vaudra vingt-trois seulement.

Elle ne croit pas payer trop cher le plaisir de causer à ses petites amies une jalouse surprise !

Au reste, le marchand de la rue de Rivoli nous a confié :

— Je suis sûr que les clientes déraisonnables qui m'achètent aujourd'hui ma « chaussure nationale imitation » ne voudront plus demain de la vraie chaussure nationale, pour le seul motif qu'il sera raisonnable de la porter !

Les poubelles tapageuses

Depuis la circulaire Hudelo relative à leur tapage nocturne, il faut reconnaître que les boueux s'efforcent à mettre une sourdine à leurs travaux.

De votre lit, où tant de motifs d'insomnie peuvent vous tenir éveillés, vous avez peut-être deviné leurs gestes. Celui qui prend la boîte sur le trottoir se hausse le plus possible, afin qu'elle aille retomber au beau milieu de la voiture, et non sur le côté en heurtant la paroi. Et, quand elle est vide, il ne la rejette plus sur le trottoir : il l'y dépose. Mais avec cet outillage de ferraille, il suffit d'un faux geste pour réveiller brutalement toute une rue. Alors que, pour rendre tout à fait efficace la bonne volonté que manifestent les boueux, il ne faudrait qu'entourer les poubelles de deux traverses de bois : cela amortirait tous les chocs.

Pourquoi M. Hudelo ne décréterait-il pas obligatoire cette double ceinture, au moins pour les boîtes neuves ?

L'armée invisible

La guerre a démontré qu'il n'est pas de meilleure tactique que la prudence, et les unités qui se débrouent aux investigations de l'adversaire sont celles qui gardent le plus de chances de la réduire avec le minimum de pertes.

Les tranchées, les nouvelles couleurs d'uniformes, le mimétisme et le camouflage sont des applications de ce principe, mais il est, à l'arrière, des mouvements de troupes qui pourraient être mieux dissimulés. Les avions ont des yeux terribles, et la photographie ne cesse pas de dénoncer des plans qu'il importe de tenir secrets.

Le commandant Kepenohque, préoccupé par le problème de l'invisibilité, lui a trouvé une solution que l'on dit radicale. Le procédé a donné, dans des expériences officielles, des résultats tout à fait concluants. Grâce à lui, et presque instantanément, on « escamote » une division tout entière. Les reconnaissances aériennes peuvent être faites par des observateurs sagaces : rien ne peut être découvert.

Cette invention, qui a été soumise au

ministre de la Guerre, permettrait en même temps de rendre inaccessibles aux regards ou à la photographie les ouvrages de défense, les batteries, les convois, les travaux de sape, etc. N'est-ce pas merveilleux ? Mais voilà : la première expérience date du 30 octobre 1912, la seconde, à Saint-Cyr, est du 5 avril 1913. Pourquoi a-t-on attendu la quatrième année de guerre pour en reparler ?

New-York-Brest en avion ?

Est-on à la veille de traverser l'Atlantique en avion ?

Des ingénieurs italiens l'assurent. D'après des résultats qu'auraient donnés des essais effectués par des aéroplanes de fabrication italienne, ce raid de 4.255 kilomètres serait possible. A New-York, des aviateurs italiens se préparent d'ailleurs à le tenter, et on pense à Rome que cette distance sera franchie en trente heures.

Trente heures ! Cela ferait du 140 à l'heure. Rappelons que Garros a fait, le 27 septembre 1913, la traversée de la Méditerranée, soit 925 kilomètres, en sept heures trois quarts, c'est-à-dire à une allure moyenne de 120 à l'heure.

140 à l'heure... pendant trente heures ! C'est possible, mais il faudra un rude appareil et un fameux pilote.

Le tabac en Belgique

Les Belges qui sont fumeurs ont un nouveau sujet d'inquiétude. La pénurie de tabac a provoqué, en Belgique, une hausse considérable des prix, jointe à une diminution parallèle de la qualité.

« On fume en ce moment dans le pays, dit la *Patrie Belge*, les mixtures les plus diverses, dans lesquelles le tabac n'entre, lorsqu'il y entre, que dans une proportion infinitésimale. Or, ces « ersatz » tabacs sont vendus, dès aujourd'hui, 26 francs le kilo, alors que les meilleures espèces belges étaient obtenues au détail, avant la guerre, à 5 francs le kilo. Et, pour l'hiver, il est question de 30 à 40 francs le kilo. »

Dans ces conditions, les fumeurs bruxellois se demandent si, afin de procurer à ceux d'entre eux qui sont indigents le moyen de fumer une pipe de temps à autre, il ne conviendrait pas de charger le comité national de secours et d'alimentation de la vente du tabac et de réserver hebdomadairement, à chacun, un petit paquet de tabac.

Car on sait qu'ayant à choisir entre une bonne pipe et une cigarette neuf fumeurs sur dix — privés de tabac — choisiraient sans hésiter la première.

Le jardin mixte

Nous avons signalé, il y a quelque temps, la tentative faite par le Muséum pour implanter les légumes dans ses parterres. Mais le Muséum, pratiquant largement l'« Union sacrée », n'a pas voulu exclure les fleurs au profit des légumes, et il vient de les grouper fort pittoresquement.

Les boueuses de terre « bulées » sont encadrées de géraniums rouges, ce qui constitue un ensemble élégant et charmant. Quant aux carottes, elles entrent dans leur fin feuillage au panache pourpre des « queues de renard » ; et les haricots, que l'on va bientôt arracher, sont bordés de légionnaires et d'héliotropes. Bref, le Muséum est en train de « lancer » une nouvelle esthétique des jardins.

Le « jardin mixte » survivra-t-il à la guerre ?

LE PONT DES ARTS

Un témoin des Grands jours de France en Amérique vient d'écrire, sous forme de notes, ce qu'il a vu au cours de la mission Viviani-Joffre, qu'il accompagnait. Il a dit l'enthousiasme de ce peuple américain pour nos idées, pour notre race, pour nos soldats. Document unique de ces inoubliables semaines qu'a précédé M. René Viviani.

Je ne crois pas que nous ayons en France une bonne traduction de l'admirable mystique espagnole Saint-Jean de la Croix. C'est une lacune, car cet ouvrage est considéré comme un des plus beaux de la littérature d'outre-Pyrénées. Le Père Cyprien vient, paraît-il, de faire cette traduction.

On nous parle beaucoup des Etats-Unis. Un peu trop sérieusement peut-être. M. E. Scrivan a voulu faire sur nos nouveaux alliés un ouvrage vif, allégre, gai, plein d'anecdotes. Cela s'appellera *L'Exercice Américain*, mais le sous-titre : *Le prix du temps aux Etats-Unis* nous dit assez qu'il y aura là-dedans beaucoup d'histoires. Ça vaut mieux que des discours.

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

A L'ATHÉNÉE

MON ŒUVRE... comédie en trois actes de MM. Georges Berr et Louis Verneuil

Les auteurs de *Monsieur Béverley* avaient trop bien réussi, l'année dernière, pour ne pas recommencer cette année : ils viennent de trop bien réussir cette année pour ne pas recommencer l'année prochaine. Nous lirons souvent cette raison sociale sur les affiches, et elle nous inspirera confiance. Le seul reproche que l'on puisse adresser à MM. Georges Berr et Louis Verneuil est l'excès même de leur habileté, qui fait qu'avec eux on n'a rien à craindre. Il est quelquefois agréable de trembler que le ténor ne rate, son air, condition, bien entendu, qu'en fin de compte il ne le rate pas. MM. Georges Berr et Louis Verneuil ne nous ont pas fait trembler une seconde. Et pourtant !

Le sujet de leur comédie était risqué. Les intentions de Mme Marchal sont excellentes : celles de l'enfer ne le sont pas moins. Elle a fondé l'œuvre des maris au front. Elle a entrepris de les consoler. On ne console que ceux qui sont à plaindre. Mme Marchal ne s'occupe pas des autres. Mais les maris qu'elle promène et, si j'ose dire, qu'elle surveille, sont tenus d'abord de faire la preuve qu'en effet ils sont à plaindre... J'ai peur que ce langage, bien que voilé, n'est pas intelligible.

Il convient d'ajouter que Mme Marchal ne borne point là sa tâche. Elle ramène au bercail les brebis égarées. Tout est bien qui finit bien. Avant de finir, la pièce de MM. Georges Berr et Louis Verneuil s'est développée selon toutes les règles, un peu lentement. Elle nous a même offert le régal d'une situation comédienne, d'un conflit — tragique, toutes proportions gardées : Mme Marchal se met dans le cas de devoir choisir entre son œuvre et sa propre vertu. Elle ne sacrifie pas son œuvre, cela serait contraire à la nature ; mais, d'autre part, la fatale détermination qu'elle prend n'a aucune importance, parce que sa vertu est également sauve, comme nous ne laissons pas de le pressentir.

Mme Jane Bertiny joue ce rôle avec beaucoup de finesse et d'entrain. Mlle Sylvie est touchante dans celui de la dactylographe ; car il y a une dactylographe, comme avant-hier dans *Petite Reine*, comme il y en aura une demain, sans doute, dans la prochaine pièce des Variétés ou du Vaudeville, et comme il y en aurait une dans *Vautrin* si les machines à écrire n'étaient déjà alors inventées : la dactylographe est désormais aussi indispensable que le colonel du Gymnase.

M. Ch. Dechamps n'est que sous-lieutenant, mais il a la croix de guerre et il la mérite. M. Lucien Rozenberg, M. Gaston Dubosc et Mlle Delmarès méritent toutes les distinctions civiles.

Abel HERMANT.

L'opérette à Bordeaux. — La *Demoiselle du printemps*, l'amusante opérette de MM. M. Ordonneau, F. Gally et G. Légière, musique de H. Goublier fils, vient d'être représentée à Bordeaux, au théâtre des Bouffes, avec un immense succès. Les directeurs, MM. Lescoussiers et Moret-Lafage, ont monté la pièce avec un grand luxe de décors et de costumes et l'interprétation a été excellente avec Morris, créateur du rôle, Caruso, Casella, Lucy Raymond et Lya Geddes. Le compositeur, qui conduisait son œuvre, a été longuement applaudi.

Leur propagande et la nôtre. — Jeudi dernier a eu lieu la première représentation en Espagne du chef-d'œuvre de Mistral, *Miraillet*, donné par la Compagnie dramatique catalane Enrique Borrás. La soirée a obtenu le plus grand succès.

On télégraphie de Saint-Sébastien que l'ambassadeur d'Allemagne a organisé une grande représentation cinématographique de propagande qui aura lieu cet après-midi. On craint que cette manifestation ne donne lieu à des incidents.

Ce soir :
Comédie-Française, relâche ; demain, 7 h. 40, *la Marche nuptiale*.
Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 8 h., *Sapho*.
Odéon, 8 h., *le Russe*.
Bouffes-Parisiens, relâche ; demain, 8 h. 30, *l'Union sacrée* (Sacha Guitry).
Variétés, 8 h. 15, *la Femme de son mari*.
Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*.
Vaudeville, 8 h., *la Revue*.
Châtelet, 8 h., mardi, mercredi, samedi, 2 h. jeudi et dimanche, *le Tour du monde en 80 jours*.
Palais-Royal, 8 h., *Madame et son filleul*.
Gaité-Lyrique, relâche ; demain, *les Petits Mousquetaires*.
Trianon-Lyrique, relâche ; demain, 8 h., *la Dame blanche*.
Ambigu, 8 h. 30, *le Maître de forges*.
Antoine, 8 h. 25, M. Bourdin, *profiteur*.
Athénée, 8 h., *Mon œuvre*.
Michel, 8 h. 30, *plus ça change...*
Th. Réjane, 8 h. 30, *Une fleur chez Réjane*.
Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer*.
Sarah-Bernhardt, relâche ; demain, 8 h., *Vautrin*.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.
Cluny, 8 h. 45, *les Deux Vestales*.
Femina 8 h., *Sapho*.
Grand-Guignol, 8 h. 30, *Talut ! la Petite Maud*.
Scala, 8 h. 30, *le Sursis*.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.



Le rendement considérable, la sûreté de fonctionnement qu'il donne aux moteurs, ont fait adopter le

Carburateur ZÉNITH

sur tous les modèles de véhicules utilisés aux armées.

Société du carburateur ZÉNITH

Siège social et Usines : 54, Chemin Feuillat, Lyon

Maison à Paris : 15, rue du Débarcadere

USINES ET SUCCURSALES : LYON, PARIS, LONDRES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT, GENEVE, NEW-YORK

Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.